

5 novembre 2022

La théologie par les pieds Même pas peur... et si les peurs ouvraient d'autres chemins ?



Inverventions d'Ignace Berten, théologien



Sur la méthode d'analogie

Pour commencer, je précise ce que j'entends par « lectures analogiques ». Notre foi repose, entre autres, sur les textes bibliques, sur la lecture et la relecture de ces textes. Ceux-ci sont des échos de cultures très différentes de la nôtre. Ils ont tous été rédigés par des croyants situés autrement que nous dans le temps et l'histoire. Ces textes sont aussi très différents entre eux quant à leur style. Certains sont proprement mythiques, comme les récits de la création et les premiers chapitres de la Genèse, proches d'autres récits mythiques des religions de la même époque. D'autres sont très largement légendaires, comme l'histoire des patriarches ou celle de Moïse. D'autres encore sont poétiques, comme les psaumes. Dire que certains textes sont mythiques ou légendaires ne signifie en rien qu'ils sont sans signification : ils sont porteurs d'un message religieux et théologique et d'un message humain, mais ce message n'est pas toujours facile à déchiffrer...

La méthode que je développe, en faisant appel à l'analogie, repose sur un présupposé fondamental. Ceux qui ont rédigé ces textes sont des hommes comme nous (apparemment, il n'y a pas de femmes parmi ces auteurs, mais il y est bien question aussi de femmes). Ce dont ils parlent, ce dont ils font mémoire, ce dont ils sont témoins, ce sont des événements humains, qui au fond ne sont pas fondamentalement différents de ce que nous vivons, malgré toute la distance historique et culturelle, et malgré le fait que ces récits semblent évoquer des circonstances, des événements plus ou moins extraordinaires totalement étrangers par rapport à notre expérience. C'est vrai aussi des évangiles et des récits évangéliques.

Quand nous rapprochons des récits bibliques certains événements que nous avons vécus, des récits dont nous sommes témoins ou dont nous avons connaissance par articles de presse ou témoignages divers auxquels nous avons accès, ce rapprochement peut nous offrir un double éclairage réciproque dans la façon dont nous comprenons et lisons ces récits bibliques et dans la façon dont nous comprenons notre présent, et par-là dans la façon dont nous comprenons notre foi.



Je procéderai en quatre étapes. Je commence par deux événements qui m'ont conduit à lire autrement le récit qu'on appelle la multiplication des pains. Je m'arrêterai ensuite sur la finale de l'évangile de Marc dans sa rédaction originale qui se termine précisément par le mot peur. Puis je proposerai une relecture du récit des disciples d'Emmaüs comme parabole du chemin de la foi dans le contexte de l'effondrement du sens et de l'espérance. Enfin, je m'arrêterai sur une thématique souvent difficile à entendre, celle de la colère de Dieu : que peuvent nous dire ces textes quand nous les lisons dans notre contexte ?

Deux exemples de lectures analogiques

Plusieurs passages évangéliques racontent que Jésus a rassemblé une grande foule. Alors qu'il se fait tard, il se préoccupe de ce que les gens commencent à avoir faim. Comment leur donner à manger ? Il ne dispose que de quelques pains et quelques poissons, et il demande à ses disciples de les partager avec la foule... Il y en a assez pour tout le monde et on ramasse même des paniers de ce qui reste. Est-ce que ces récits décrivent précisément ce qui s'est passé ? Nous ne pouvons pas le croire. Mais alors que s'est-il passé ? Nous ne le savons pas. Mais ils nous disent certainement quelque chose à la fois sur la manière d'être de Jésus et sur l'expérience humaine.

Deux événements m'ont amené à lire ces passages autrement. Il y a quelques années nous avons organisé une grande journée interreligieuse, chrétiens, musulmans et juifs, à Bruxelles. Nous avons demandé qu'on s'inscrive. On a préparé de la nourriture ordinaire, de la nourriture halal et de la nourriture casher. Problème : il y avait nettement plus de monde que les inscrits. Nous invitons donc tout le monde à se servir modérément pour qu'il y en ait pour tout le monde. Vers la fin du repas, on repasse avec des paniers : il y en restait assez bien ! Un petit miracle... J'ai de suite pensé à notre récit évangélique.

Dans les années 80, je suis en mission Justice et Paix au Guatemala. Dans le Nord du pays, dans la région de Alta Verapaz, il y a eu une persécution impitoyable contre les communautés indiennes, de véritables massacres. Plusieurs prêtres sont assassinés mais aussi nombre de délégués de la parole (catéchistes et chefs de communautés). On en est arrivé au point que ces derniers demandent à l'évêque de quitter le diocèse avec tous les prêtres pour éviter que tous soient assassinés. L'évêque confie donc les communautés aux délégués de la parole. On a l'un ou l'autre récit. La possession de la Bible a été interdite sous peine de mort : des petits groupes se réunissent dans les montagnes pour se raconter la Bible. Lors d'une de ces célébrations, on commence par demander pardon. Une femme dit : j'avais une tortilla, je me suis cachée pour la partager avec mon fils au lieu de la partager plus largement. Le miracle n'a pas eu lieu.



La solidarité et le partage ne vont pas de soi. Parfois cela arrive un peu comme par surprise, parce que le contexte y incite. Mais ce n'est pas toujours le cas.

Bien sûr, le texte évangélique ne dit pas que cela : il dit aussi que, pour nous, Jésus est vraie nourriture. Mais pour le dire, il s'appuie presque certainement sur un événement de l'histoire de Jésus relu de façon symbolique. L'analogie nous permet de rejoindre une dimension proprement humaine d'un événement au-delà de la représentation naïve d'une multiplication des pains, titre souvent donné au récit, alors que le récit lui-même ne parle pas de multiplication : peut-être quelques-uns avaient-ils quelque chose avec eux et se sont mis à partager, ce qui ne va pas de soi.

Mais ce qui s'est passé dans les montagnes de l'Alta Verapaz est aussi intéressant à un autre point de vue. L'évêque a confié les communautés aux délégués de la parole. Ces communautés sont en danger de mort et elles ressentent le besoin de se rassembler clandestinement pour garder courage et tenir dans la foi. Deux femmes racontent : nous avons alors fait ce que font les prêtres, nous avons partagé des tortillas au nom du Seigneur en faisant mémoire de sa mort et de sa résurrection. Qu'est-ce que cela nous dit sur le sens profond de l'eucharistie si souvent banalisée chez nous ? Qu'est-ce cela nous dit sur le ministère véritable au service de la communauté et de la célébration dans la foi ?

Au sujet de la peur

J'en viens à notre thématique de la peur.

Comme nous le savons, l'évangile de Marc est le plus ancien des quatre évangiles. Or deux choses frappent quant au texte de Marc. Il n'y a pas chez lui de récit de la naissance et de l'enfance de Jésus (pas plus que chez saint Paul, dont les grandes lettres sont nettement plus anciennes que les évangiles) : cela nous invite en tout cas à ne pas historiciser trop facilement ces récits de l'enfance que nous trouvons chez Matthieu et Luc. Mais je ne m'arrête pas sur ce point. Il y a un second élément étonnant. Les manuscrits les plus anciens de Marc ne comportent pas la fin du dernier chapitre, c'est-à-dire les récits de l'apparition de Jésus ressuscité.

Des femmes se rendent au tombeau. Elles voient que la pierre qui en fermait l'entrée est roulée. « Saisies de frayeur », dit le texte, elles voient un jeune homme vêtu d'une robe blanche, on interprète généralement que c'est un ange, qui leur annonce que Jésus est ressuscité. Mais elles ne voient pas Jésus. Et le texte se termine par ces mots : « Elles sortirent et s'enfuirent loin du tombeau, car elles étaient toutes tremblantes et bouleversées ; et elles ne dirent rien à personne, car elles avaient peur. » Le mot peur



était donc étonnamment le dernier mot de l'évangile de Marc dans sa version originale. Nous voici donc directement renvoyés à notre thème de la peur.

Remarquons que l'effroi, l'angoisse, la peur s'expriment à plusieurs reprises dans l'évangile de Marc, ce qui n'est pas le cas dans les autres évangiles. Quand Jésus annonce qu'on va l'arrêter et le mettre à mort, le texte dit à propos des disciples : « Ils étaient effrayés, et ceux qui suivaient avaient peur » (10, 32). Et Marc dit que Jésus lui-même, à Gethsémani, « commença à ressentir frayeur et angoisse » (14, 33).

Que nous dit sur la peur et nos peurs la finale troublante et énigmatique de Marc ?

On sait que la première communauté chrétienne a commencé à se rassembler et à se souder après le drame de la croix à partir de la foi partagée : Jésus est ressuscité. Marc n'a certainement pas connu Jésus. Il est possible qu'il ait été d'abord disciple de Pierre, puis qu'il ait accompagné Paul à Rome. Son évangile date probablement du début des années 70, donc environ 40 ans après la mort de Jésus. Ce qui est sûr, c'est qu'il s'adresse à une communauté qui croit en Jésus ressuscité.

Concluant son évangile sur le récit du tombeau vide, avec la présence du jeune homme en blanc annonçant que Jésus est ressuscité et se terminant sur la peur des femmes, l'auteur veut sans doute dire aux croyants, dont certains peut-être doutent, que leur foi repose fondamentalement sur une parole. Quelle parole ? celle que symbolise l'homme en blanc, c'est-à-dire la parole de la communauté qui repose sur le témoignage des femmes et des premiers disciples. Les femmes ont peur sans doute parce qu'elles ne comprennent pas bien le message de la foi en l'absence du corps de Jésus, mais aussi en l'absence de toute preuve qu'il est vivant. L'évangéliste dit sans doute aux croyants : une parole vous est adressée pour vous faire vivre, mais ne cherchez pas de preuves.

Nous interrogeant sur la peur et nos peurs, sur le chemin qui permet de les dépasser, en quoi ce texte peut-il nous éclairer ?

Une chose est sûre : la foi en Jésus ressuscité n'est pas advenue tout d'un coup trois jours après la mort de Jésus. Il a fallu un temps, une maturation. Après la croix, tout s'est effondré ; l'avenir espéré n'a pas eu lieu. Les apôtres retournent en Galilée d'où ils sont originaires et semblent reprendre le cours de leur vie ordinaire, la pêche.

Comment penser ce temps entre l'effondrement, le découragement, l'avenir bouché et le rebondissement porté par le témoignage de vie de la résurrection, avec une nouvelle mobilisation communautaire ?

La parabole des disciples d'Emmaüs

Un autre récit peut nous éclairer, celui des disciples d'Emmaüs. De nombreux exégètes considèrent que ce récit n'est pas l'écho d'un événement vécu par deux disciples de Jésus, mais est une grande parabole du chemin qui va de l'effondrement à la relance dans la foi et le témoignage. Une parabole de notre propre chemin de foi.

Deux disciples quittent Jérusalem, puisque là tout est fini pour eux. Ils ont pourtant vécu quelque chose de fort avec Jésus : ils ne comprennent pas comment tout cela peut s'écrouler, être réduit à rien d'un seul coup. Ils partagent leurs souvenirs. Survient ce compagnon qui les aide à relire les Écritures : moment de double relecture, relecture de ce qui a été vécu avec Jésus et relecture des Écritures, interaction entre les deux qui ouvre à un sens alors que le sens lui-même semble avoir été détruit. Et puis, il y a le partage du pain, c'est-à-dire le souvenir concret du dernier repas que Jésus a pris avec ses disciples, mais aussi sans doute des autres repas au cours desquels Jésus accueillait et ouvrait à la vie. Tout cela les met en chemin jusqu'à l'expérience spirituelle de la présence vivante de Jésus : ils ne voient pas Jésus, puisque le texte dit que le compagnon disparaît à ce moment. Ils retournent à Jérusalem partager ce cheminement et cette expérience, et ceux de Jérusalem leur disent qu'ils vivent quelque chose de semblable...

Nous avons cru que Vatican II était capable de relancer la vie de l'Église, une Église plus fraternelle et communautaire, une Église qui fasse davantage peuple. Puis, une à une, il semble que toutes les portes se sont fermées. L'Église est de plus en plus discréditée. Les paroisses se vident de leur public. Il y a de moins en moins de prêtres et certains lieux deviennent des déserts spirituels. En plus de cela, parmi les quelques vocations presbytérales qu'il y a encore, la majorité semble vouloir définitivement clôturer le temps de Vatican II et l'idée même de renouveau. Un certain nombre de jeunes catholiques pratiquants vont dans le même sens : la lettre des 200 qui s'opposent aux conclusions de la consultation synodale en Belgique est claire à cet égard. Pour eux, il n'y aurait d'avenir que par un retour au passé, une restauration de ce passé, âge d'or de la foi plus ou moins fantasmé.

D'où le désarroi, la menace du découragement et une certaine angoisse : aurons-nous encore des lieux où soutenir et alimenter notre foi, où relancer notre espérance ? Face à nos peurs, que peut nous suggérer la parabole d'Emmaüs ?

Au cœur des multiples contradictions et déceptions, garder la foi, la foi en Dieu, la foi en Jésus et son message, la foi aussi en Église, cela ne va pas de soi. Ce n'est peut-être pas non plus offert sans plus. C'est un chemin jamais totalement accompli. La parabole d'Emmaüs nous suggère d'abord l'importance de lieux de parole : partager le vécu avec



ses impasses, ses déceptions ou parfois ses colères ; trouver de l'aide pour relire ce qui est vécu, mais aussi ce qui a été vécu dans le passé, et lire et relire les Écritures à la lumière de ce qu'on vit collectivement ou communautairement, avoir des lieux aussi où célébrer ensemble mémoire et espérance, l'eucharistie n'étant pas le seul lieu ni la seule célébration possible. Une journée comme celle-ci de rencontre et de partage de la théologie par le pieds est aussi une forme de célébration.

Aujourd'hui, nous pouvons certes nous appuyer sur l'esprit nouveau qui anime François, sur sa volonté déclarée de faire vivre Vatican II, sur la dynamique synodale. Signes d'espérance. Mais n'attendons pas de miracles : le chemin sera encore bien long !

Analogiquement, on peut aussi, à un plan plus séculier s'inspirer de cette parabole d'Emmaüs. Comment ne pas se décourager face aux menaces qui pèsent sur l'environnement et le climat, face au détricotage constant de tout ce qui a été construit dans le domaine de la sécurité sociale, face au nombre croissant de personnes qui tombent dans la spirale de la pauvreté, face à la montée qui semble inexorable des extrêmes droites ? La mémoire de différentes formes de résistance au cours de l'histoire, la mémoire d'actes créatifs et risqués ouvrant d'autres possibles, le soutien de groupes d'opposition et de résistance, des initiatives alternatives et à l'occasion des manifestations, formes de célébration aussi : tout cela peut contribuer à ce qu'on puisse rester debout et ne pas désespérer.

La colère de Dieu

Je propose une troisième thématique en lecture analogique : la colère de Dieu.

Nombre de textes de l'Ancien Testament, en particulier des textes prophétiques, parlent de la colère de Dieu. L'image d'un Dieu de colère n'est pas totalement absente des évangiles : qu'on pense au jugement dernier dans Matthieu 25 ou à la parabole du riche qui festoie et du pauvre Lazare. Entre les textes de l'Ancien Testament et ces passages évangéliques, il y a un point commun : la façon dont sont traités les pauvres. Et il y a une différence : l'absence de l'image d'un Dieu qui manipule l'histoire.

Cette représentation d'un Dieu colérique nous gêne pour deux raisons. D'abord cela contredit notre image de Dieu, celle dont Jésus a témoigné : un Dieu fondamentalement bon et bienveillant pour tous. Ensuite, cela repose sur une représentation de Dieu qui est comme un décalque de l'être humain avec ses sautes d'humeur pas toujours très contrôlées : est-ce que ce ne sont pas précisément ces histoires tellement humaines des dieux des mythologies, entre autres grecques, par rapport auxquelles la foi d'Israël et la foi évangélique ont pris radicalement distance ?



Prenons quelques textes.

En premier lieu, un récit d'allure tout à fait mythique au chapitre 6 de la Genèse :

Le Seigneur vit que la méchanceté de l'homme se multipliait sur la terre : à longueur de journée, son cœur n'était porté qu'à concevoir le mal, et le Seigneur se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre. Il s'en affligea et dit : « J'effacerai de la surface du sol l'homme que j'ai créé, hommes, bestiaux, petites bêtes et même oiseaux du ciel, car je me repens de les avoir faits. » Mais Noé trouva grâce aux yeux du Seigneur. [...] Dieu dit à Noé : « Pour moi la fin de toute chair est arrivée ! Car à cause des hommes, la terre est remplie de violence, et je vais les détruire avec la terre » (vv. 5-8 et 12-13).

Et trois textes prophétiques.

Chez Isaïe, où le mot colère intervient 24 fois :

Voici venir de loin le nom du Seigneur,
sa colère est ardente, écrasante, ses lèvres débordent d'indignation. [...]
On verra s'abattre son bras,
dans la violence de sa colère,
dans la flamme d'un feu dévorant (30, 27 et 30).

Chez Jérémie, il est question 30 fois de la colère de Dieu :

C'est moi-même qui vous ferai la guerre avec colère, fureur et grande irritation.
[...]
Rendez la justice chaque matin,
délivrez le spolié de la main de l'exploiteur !
Sinon ma fureur jaillira comme un feu (21, 5 et 12).
Et encore :
Malheureux celui qui construit son palais
au mépris de la justice,
et ses étages au mépris du droit :
fait travailler les autres pour rien
sans leur donner de salaire. [...]
Tu n'as de regard et de pensée que pour le profit (22, 13 et 17).

Et chez Amos, où le mot colère n'est pas présent, mais la thématique l'est de façon très claire :



Parce qu'ils ont vendu le juste pour de l'argent
et le pauvre pour une paire de sandales ;
parce qu'ils sont avides de voir la poussière du sol sur la tête des indigents
et qu'ils détournent les ressources des humbles [...]
Me voici donc pour vous écraser sur place,
comme écrase un char qui est tout plein de paille (2, 6 et 13).

Que le mot colère intervienne ou pas, on peut multiplier ce type de citations. Les prophètes mettent en cause les pratiques injustes, ils mettent aussi en cause l'idolâtrie, c'est-à-dire l'abandon du véritable Dieu au profit d'idoles. Pour eux, il y a un lien entre ces deux dérives collectives. De quelque manière, le veau d'or en est un symbole.

Je prends d'abord les textes prophétiques que je viens de citer. La colère de Dieu dans la Bible et en particulier chez les prophètes n'est jamais une colère gratuite à la différence de ce qu'il en est dans certains récits mythologiques où la colère des dieux est le résultat de sautes d'humeur ou de jalousies entre eux.

On voit bien que les invectives sont l'expression d'une colère des prophètes eux-mêmes, on peut dire d'une sainte colère contre la multiplication de l'injustice dont sont victimes les pauvres et plus largement toute la population des gens ordinaires. Cette colère, ils l'expriment comme croyants et de façon religieuse en faisant appel à une représentation du monde qui n'est plus la nôtre. Nous ne croyons évidemment plus que Dieu intervient lui-même avec colère et violence pour mettre de l'ordre dans notre histoire. Seuls certains groupes évangéliques ont pu dire que le sida puis le Covid étaient des châtiments de Dieu à cause des désordres moraux et de l'impiété humaine.

Ces représentations religieuses nous disent cependant quelque chose de fondamental en ce qui concerne notre rapport au monde. Quel est leur message pour nous ?

D'abord, du point de vue humain. L'action humaine personnelle ou de classe, celle des riches et des puissants, mais aussi l'action ou les modes d'existence plus collective comme la société de consommation, peuvent conduire à des catastrophes sociales et politiques. Les migrations de plus en plus forcées en raison de la violence ou de l'accaparement des terres et de l'eau provoquent l'exil et la recherche d'asile ailleurs. Mais les conséquences peuvent être aussi des explosions sociales qui rendent les sociétés instables et peuvent conduire à des répressions brutales. Ces images de la colère de Dieu disent, me semble-t-il, qu'il y a une sorte de logique au cœur de l'action humaine : si celle-ci ne répond pas à un appel profond à la justice et à la fraternité, cela conduit inévitablement à des catastrophes qui peuvent être meurtrières.

La violence du discours des prophètes est appel à la conversion, à un changement des pratiques et des modes de vie avant qu'il ne soit trop tard.



Ce discours alarmiste peut être rapproché de celui qui porte sur l'environnement et le climat. Le discours scientifique du GIEC qui repose sur des analyses rigoureuses est de plus en plus alarmant. Il est un appel puissant au changement, avant qu'il ne soit trop tard. D'autres discours jouent davantage sur la peur, donc sur l'émotionnel. On peut penser à celui des collapsologues qui annoncent un possible voire un probable effondrement total de la civilisation humaine ou de l'humanité elle-même. L'intention est aussi de provoquer un changement, mais le discours peut, dans son caractère radical et dramatique, engendrer davantage de peur et une angoisse paralysante. Le discours prophétique invite, dans notre situation collective qui vit une série de menaces importantes, à tirer la sonnette d'alarme pour éveiller et si possible susciter les changements nécessaires. Sans trop d'illusion, car on sait que les prophètes bibliques n'ont guère été entendus. Mais il y a d'autres prophètes plus récents qui ont été entendus : Ghandi, Martin Luther King, Nelson Mandela...

Dieu ne désespère-t-il pas de l'humanité et de l'histoire ?

Mais ces textes prophétiques nous ouvrent aussi autrement à une lecture croyante dans le présent. Et le passage cité de la Genèse nous met sur cette voie.

L'histoire mythique de Noé s'inspire d'autres récits mythiques de déluges, inondations catastrophiques et destructrices au cours desquelles un héros est sauvé des eaux. Il y a surtout l'épopée de Gilgamesh à Babylone. Les premières rédactions de ce mythe datent sans doute du 17^e s. av. JC, reposant sur des traditions datant de la fin du troisième millénaire. Dans sa rédaction sans doute définitive aux environs de 1200 en sumérien, il y a un récit du déluge très proche de celui de la Genèse. Le texte des premiers chapitres de la Genèse date sans doute du 8^e s., mais il met en forme des traditions plus anciennes. Quoi qu'il en soit de la datation, il s'agit d'une relecture du mythe ancien à partir de la foi en un Dieu créateur. Or, par rapport à cette mémoire immémoriale d'une inondation destructrice, le rédacteur final introduit une image étonnante de Dieu. Dieu « se repentit d'avoir fait l'homme sur terre ». Cette image tranche par rapports aux récits plus anciens.

Comme croyant, que nous dit cette image ? S'il y a un Dieu créateur, on peut dire qu'il y a une forme de mystérieux projet divin de la création, tout en étant conscients de l'inadéquation d'un tel mot. Dans la prédication de Jésus, ce projet s'exprime par l'annonce du Royaume de Dieu dans sa double dimension : il est ici et maintenant déjà parmi nous, mais il n'est encore qu'en germe, en attente d'un accomplissement au-delà de notre histoire. Dans les évangiles, ce sont les différentes paraboles de la germination. Selon saint Paul, dans la lettre aux Romains, « la création tout entière gémit maintenant dans les douleurs de l'enfantement » (8, 22).



Dans cette perspective croyante, les menaces qui pèsent sur nous, environnement et climat, mais aussi à nouveau l'éventualité d'une guerre nucléaire, avec de part et d'autre la possibilité d'un anéantissement partiel ou quasi-total de l'humanité, cela a aussi rapport à Dieu et à notre foi.

Pour nous, ces menaces dont l'être humain est responsable et qui sont de l'ordre du péché collectif, contredisent ce que nous pouvons appeler le projet de la création. L'image utilisée par la Genèse nous dit que Dieu peut en arriver à désespérer de l'humanité, tout comme Jésus a pleuré sur Jérusalem : « Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous n'avez pas voulu ! Et bien ! elle va vous être laissée déserte, votre maison » (Mt 23, 37-38). Spirituellement, nous pouvons dire que Dieu est concerné par les drames qui se jouent dans le présent.

Par ailleurs, si on peut parler de péché collectif, les responsabilités sont inégalement partagées : les prophètes mettent en cause les riches et les puissants, Jésus opte pour les pauvres contre les riches et les maîtres du savoir. En ce qui concerne le climat et l'environnement tout comme la politique militaire, ce sont aussi les riches, les plus favorisés et les pouvoirs politico-militaires qui portent la plus grande responsabilité quant aux maux qui nous menacent.

Les menaces qui pèsent sur le présent en appellent à une conversion éthique et spirituelle. Et si les responsabilités sont inégalement partagées, nous avons tous part de quelque manière aux maux qui minent nos sociétés, d'un côté dans nos modes de vie et de consommation, de l'autre, dans tout ce qui porte atteinte à la paix et à la fraternité véritables dans leurs dimensions tant locale qu'universelle.

Enfin, dernier élément à souligner, pour nous croyants dans notre attitude spirituelle. Il est possible que les catastrophes dévastatrices dont les germes sont à l'œuvre aujourd'hui adviennent, sans que nous puissions en mesurer toutes les conséquences. L'humanité peut être rayée de la carte terrestre. D'où les sentiments de peur qui peuvent être paralysants : nous n'avons pas pris, jouissons donc du présent sans plus nous soucier de demain ! La foi en Jésus Christ nous invite non à jouir individuellement au maximum du présent, mais bien à inaugurer le royaume de la fraternité et de la solidarité dans les pratiques quotidiennes. Mais de plus, nous osons croire et espérer, nous fondant sur la foi en la résurrection de Jésus au-delà de l'échec radical de la croix, que Dieu est promesse de vie, un pur don qui sera mystérieusement offert à tous dans l'accomplissement du Royaume.

Cette spiritualité qui s'alimente à la lecture de nos Écritures dans le présent peut, je pense, nous aider à tenir ensemble, vivants et solidaires au cœur même des peurs justifiées qui nous habitent.

Apport d'Ignace Berten suite au travail des ateliers

1) La tradition biblique est une ressource de sens.

Il y a d'abord plusieurs questions autour du texte biblique et évangélique comme ressource. Je cherche à montrer comment une lecture analogique de l'Écriture éclaire à la fois la compréhension du texte et la compréhension du présent, et ouvre par là une perspective de sens. Si la tradition biblique, pour nous, est une ressource de sens, elle n'est pas l'unique ressource, et encore moins la ressource universelle de sens. Elle se propose comme un fondement de sens au milieu d'autres dans une société pluraliste.

Notre tradition chrétienne est une tradition dans laquelle nous choisissons d'être, de trouver nos racines, et où constamment, nous rechoisissons d'y être, dans un contexte sociétal où ce n'est plus évident du tout. Il faut reconnaître qu'il y a d'autres sources de sens et d'autres manières de se situer, dans un monde fondamentalement menacé.

L'une des plus belles expressions séculières de sens est celle Edgar Morin, philosophe clairement athée, entre autres dans son livre « Terre patrie », où il milite pour ce qu'il appelle une religion de la perte. Pour lui, il n'y a aucun salut à attendre, nous sommes tous embarqués dans le même bateau, dans un monde menacé et menaçant. La seule chose qui nous est possible, ici et maintenant, dans ce bateau, c'est d'organiser la fraternité, pour y vivre le mieux ou le moins mal possible. Et cela donne sens !

Dans ce contexte, il n'y a pas LA vérité, encore moins une vérité dont nous serions propriétaires ou dont l'Église serait propriétaire : il y a eu des dérives évidentes dans sa manière d'affirmer la vérité. Nous sommes en chemin avec d'autres, d'autres chercheurs de sens, d'autres chercheurs de vérité, dans un monde où les chemins sont multiples.

Cela ne veut pas dire que nous vivons dans le relativisme, que tout s'équivaut. Il s'agit, en effet, de s'enraciner dans des convictions, par exemple croire en Dieu ou pas. C'est un choix, cela ne s'impose pas. Un autre exemple : la perspective du Royaume, ici et maintenant, et pas encore. Le « pas encore » de la perspective du Royaume s'exprime, en particulier, dans la promesse de la résurrection, c'est-à-dire une vie qui est proposée par Dieu au-delà même de la mort. Jésus vit de cela, il en témoigne. On ne peut pas dire que ce n'est pas présent dans les Évangiles. Mais on peut lire les Évangiles d'une

façon différente, dire que cela fait partie de la culture du temps, que ce qui se vit est le message, le sens. C'est ainsi que des croyants lisent aujourd'hui le message évangélique. Mais il y a aussi cette possibilité de la foi, d'une perspective qui dépasse le présent et l'histoire comme une promesse : c'est ce dont témoigne la foi de l'Église.

Je me souviens d'un dialogue avec des jeunes avec Léo Apostel, professeur de logique mathématique, - ce qui est plutôt abstrait -, philosophe et athée affirmé. On était d'accord sur beaucoup de choses. Les jeunes demandent alors ce qu'il y a après la mort. Apostel répond qu'après la mort, il n'y a rien, et que ceux qui croient qu'il y a quelque chose après sont dans l'illusion. Moi, je lui dis que je crois qu'une promesse nous est faite et que lui ne s'ouvre pas à tout ce dont la vie est porteuse. Mais, après tout, ajoute-t-il avec humour, peut-être bien, serais-je étonné, après ma mort, de vous retrouver !? Je trouve que ça c'est remarquable ! Un tel dialogue n'est possible que dans une grande confiance réciproque. J'accepte que je suis peut-être dans l'illusion et que je ne sais pas. Et lui accepte aussi qu'il a une conviction, mais qu'il ne sait pas. Je pense que c'est ainsi qu'il nous est possible de vivre ensemble, non pas en renonçant à nos convictions, mais en s'enracinant dans ses convictions et dans l'écoute de la rencontre en vérité de l'autre.

C'est donc une première chose autour du texte biblique : nous assumons de nous trouver dans cette Tradition-là et nous cherchons des ressources, et à faire vivre cette tradition. Dans ces lectures, nous sommes différents entre nous, - c'est important de le reconnaître -, comme la Bible elle-même est différente dans ses traditions, dans ses expressions. C'est vrai, entre autres, sur cette dimension d'une forme d'au-delà. Il faut, en effet, toujours se rappeler que, pendant la majeure partie de son histoire, pour Israël il n'y avait pas d'au-delà. La vie se vivait ici et maintenant. Et donc, c'était ici et maintenant seulement qu'il s'agissait de vivre la foi en Dieu. Il faut reconnaître une telle différence aujourd'hui parmi nous, parce qu'aussi, au sein du christianisme, il y a cette différenciation.

Dans le dialogue, nous devons voir en quoi la foi en Dieu peut faire vivre, alors même que nous sommes différents dans notre espérance.

2) Vivre aujourd'hui dans l'incertitude.

Nous ne savons pas de quoi demain sera fait. Il y a une chose commune partagée, forte aujourd'hui, et qui n'était pas comme cela il y a 50 ans : des menaces radicales pèsent sur nous. Celles du climat, de l'environnement, la possibilité d'une pandémie beaucoup plus mortelle que celle que nous avons vécue, ou encore la menace nucléaire qu'on pensait totalement dépassée. Il est possible que la majeure partie de l'humanité disparaisse en raison de l'évolution du climat, que la majeure partie de l'humanité soit



décimée par une immense pandémie, ou soit détruite par une guerre nucléaire. Nous ne savons pas.

Si j'en reviens au niveau de la foi et de l'Évangile, Jésus vivait aussi dans l'incertitude. Il ne savait pas si une libération politique serait possible, si le peuple pourrait être libéré de cette oppression visible, avec toutes ses souffrances. Il ne savait pas si le Temple pourrait continuer d'exister ou s'il disparaîtrait et ce que cela signifierait pour la foi. Dans cette incertitude, Jésus vivait l'indignation sur la situation faite aux plus fragiles, situation imposée par l'institution politique et par l'institution religieuse. Il y avait des victimes, et par rapport à elles, Jésus s'engageait pour la dignité de tous.

Dans cette institution de la religion, Jésus était un pratiquant. Il ne contestait pas l'existence-même de l'institution. Mais, Il se montrait libre en relativisant l'absolu des règles. Pour lui, vivre le Royaume qu'Il annonçait, passait par cette liberté, soucieux dans les petites choses de la dignité de tous, ici et maintenant, concrètement. Et cela dans une confiance radicale en Dieu, ce Dieu qui en lui était source intime de sens et d'engagement, dans une foi qui allait jusqu'au bout, jusqu'à la limite-même de l'incompréhension. La question de Jésus sur la croix : « Mon Dieu, pourquoi m'as-Tu abandonné ? », est l'expression ultime de la foi : dans l'obscurité et l'incompréhension, il s'adressait à un «Tu» qui était Dieu, son père.

Nous vivons dans l'incertitude, et nous sommes appelés à assumer cette incertitude et à la traverser. Que ce soit par rapport à l'environnement et au climat, ou au nucléaire, le pire n'est pas certain. Le risque de certains discours sur l'effondrement, c'est de dire que c'est quasi inévitable, et d'engendrer non seulement le découragement, mais la passivité. Il s'agit bien de dire avec force l'urgence, mais de dire aussi fortement qu'il n'est pas trop tard. Il faut entendre les deux aspects d'un discours qui est, de fait, de plus en plus alarmiste.

La question est : « Comment vit-on aujourd'hui, dans cette incertitude, avec la perspective alarmante qui pèse sur nous ? ». La manière de se situer, c'est d'oser croire que des rebondissements imprévus sont possibles. Et se situer, dans la mesure du possible, dans cette incertitude-là, c'est contribuer modestement à ce possible rebondissement, mais, sans que nous sachions ce que sera cet avenir.

Du point de vue plus théologique et de la foi, dans la perspective du Royaume, j'ai dit qu'il y a une manière, pour Jésus, de se situer dans le présent : nous pouvons la partager et la vivre avec d'autres. Les conclusions d'Edgar Morin, de ce point de vue-là, sont analogues à celles auxquelles nous invite le Royaume.

Du point de vue du Royaume dans sa dimension transcendante, d'espérance d'un au-delà, on peut se situer dans une perspective fondamentalement optimiste, qui est celle



de Teilhard de Chardin. L'humanité a des ressources en elle pour faire vivre, et pour une humanité qui sera toujours plus fondamentalement humaine, plus partageante, plus solidaire, plus intelligente de sa propre condition. C'est son avenir. C'est possible. Mais, il y a aussi une autre perspective. Il est bien possible que tout s'effondre, que l'humanité soit massivement détruite. Là, le symbole de la Croix permet de croire que ce n'est pas le dernier mot de Dieu. Ce que dit l'espoir de la résurrection, c'est que la mort personnelle et la mort collective ne sont pas la fin pure et simple de ce que peut être la vie. Cela veut dire aussi que la mort-même de l'humanité n'est pas la fin de cette grande aventure qu'est l'histoire humaine. Nous ne savons pas ! Et la foi ne peut pas clôturer ces deux perspectives.

3) Questions à propos de l'institution « Église »

Une série de questions sont posées aussi au sujet de l'Église en tant qu'institution. D'abord, une certaine opposition entre foi et religion. Il a été dit que la foi chrétienne est l'expression de la sortie de la religion (Girard). Je pense que l'incarnation nous invite à dire que la foi aussi demande à être incarnée. Si la foi ne s'était pas faite institution, elle n'aurait pas fait histoire. Et je ne crois pas que la disparition de l'institution permette à la foi de continuer à vivre. Il est clair que toute institution est menacée de dérives et connaît souvent des dérives. Dans les partis politiques les plus idéalistes, - il suffit de penser au socialisme tel qu'il était rêvé et tel que sont les partis socialistes aujourd'hui -, il y a au moins des tensions qui sont à peu près aussi fortes que dans l'Église. Il peut se faire que ces dérives conduisent à des réformes importantes et parfois assez radicales ou, au contraire, à la disparition de l'institution.

Il est évident que l'Église connaît des dérives. Quand, aujourd'hui, le Pape François en appelle à faire vivre Vatican II, je pense qu'il a cette conviction non seulement que Vatican II, - il le dit explicitement -, n'a pas été réellement mis en œuvre, mais que le mettre en œuvre, c'est une condition de survie de l'institution Église. C'est parce qu'il en est convaincu, qu'il a lancé le processus synodal. Jusqu'où conduira ce processus dans lequel nous sommes engagés, nous ne le savons pas. La décision qu'il a prise de ne pas le clôturer en 2023, mais bien en 2024, avec deux sessions générales qui permettront une réflexion entre les deux, est une décision extrêmement sage et ouverte sur l'avenir. On a vu combien le temps entre les deux sessions du synode sur la famille a été un temps de travail qui a contribué au positif de ce synode.

Il faut bien reconnaître que l'Église est aujourd'hui menacée d'implosion. Plusieurs d'entre vous ont lu, sans doute, cette très longue interview de Danièle Hervieu-Léger, par Jean-Louis Schlegel, sous le titre « Vers l'implosion ? ». Un prêtre de Nouvelle-Zélande, où l'on vit des situations très proches de chez nous, avait cette expression assez forte : « Le modèle institutionnel de l'Église a dépassé sa date de péremption. »



Je pense qu'il y a quelque chose de vrai là-dedans. Ce qu'il vise, aussi bien lui que Danièle Hervieu-Léger, c'est qu'on a pensé tout le modèle institutionnel à partir du quadrillage des paroisses, et à partir du ministère du seul prêtre. Cela ne fonctionne plus. Le réseau des groupements de paroisses ne fonctionne pas non plus.

Alors, qu'espérer ? On peut espérer une renaissance à partir de lieux, de petites initiatives, avec des manières de faire autres. Il ne faut pas oublier cependant qu'il y a aussi des lieux paroissiaux vivants. Le système ne fonctionne pas mais on peut faire vivre des choses. C'est à partir de lieux multiples, divers, que quelque chose d'autre, sans doute, pourra se développer et promettre un avenir ouvert. Avec d'énormes difficultés. Cela suppose qu'on repense radicalement les ministères à partir de notre situation, ce qui pose aussi la question de l'unité de l'Église. On voit les difficultés de la communion anglicane qui éclate au sujet de l'homosexualité. Je pense que c'est la peur de François.

Le travail synodal présente des convergences importantes en Europe occidentale, mais moins de différenciations qu'on ne craignait, semble-t-il, avec l'Europe centrale sur certaines aspirations, de même en Amérique du Nord, en Nouvelle Zélande ou en Australie. Mais, par rapport à l'Afrique, ou à l'Asie, on est dans des mondes différents. « Comment vivre ensemble quand on est si différents » ?

Cette question se pose aussi chez nous. On a fait allusion aux générations plus jeunes, plus identitaires. Nous avons tous besoin d'une certaine sécurité. Où trouve-t-on sa sécurité ? Ce sont des questions que nous devons affronter. En acceptant certainement que les réponses puissent être multiples. L'avenir nous le dira bien. Je suis persuadé que c'est dans des communautés directement articulées, non seulement à la vie de la communauté elle-même dans ses célébrations, ses lieux de partage de la Bible, ses lieux de solidarité chrétienne, mais dans l'articulation au présent de la société et à la culture, avec ses défis, ses menaces, et dans la recherche ensemble d'une manière de vivre, tant sous la menace que dans la peur. Comment ensemble pouvons-nous traverser les peurs à la fois sans nous laisser paralyser, et sans être dans un retrait qui conduit à une certaine forme d'indifférence ? La question, tant pour la société que pour les communautés chrétiennes, est de savoir quelles sont les choses sur lesquelles nous avons prise aujourd'hui, si petites soient-elles, et qui sont des lieux qui permettent la vie. C'est seulement ainsi qu'il nous est possible d'assumer et de traverser les peurs.

Suggestion sur une démarche en groupe

Qu'est-ce qui, dans la foi chrétienne, me fait vivre, m'étouffe, me questionne ?

Cette démarche en 4 rencontres a été vécue par un petit groupe de la paroisse Sainte-Marguerite à Bouge, à l'initiative de Bernadette Wiame et Jean-Claude Brau.

Des chrétiens sont partis de là où ils ont les pieds, pour partager ce qui les fait vivre, ce qui leur fait mal et faire apparaître comment la foi chrétienne peut être une ressource ou un obstacle dans le sens que nous donnons à notre vie.

La démarche forme un tout cohérent et requiert donc une participation à l'ensemble.

Rencontre 1 : Qu'est-ce qui, dans la foi chrétienne, me fait vivre, m'étouffe, me questionne ?

En sous-groupes

Des occasions sont déjà offertes aux chrétiens d'échanger sur les questions concernant la liturgie ou les structures de l'Eglise. Par contre, des questions ou expressions de la foi ne sont-elles pas restées en friche pendant que la vie nous poussait à évoluer, à nous « mettre à jour » dans tous les domaines ?

Rencontre 2 : Les grands axes

En sous-groupes

Les mêmes sous-groupes qu'à la première rencontre sont invités à dégager les lignes de forces de ce qui a été partagé lors de la première rencontre. Le but n'est pas d'être d'accord sur tout, de vouloir être semblables, mais bien de repérer les différences et de les approfondir autant que possible.

Rencontre 3 : Vision d'ensemble

En grand groupe

Mise en commun des points communs, des contrastes, des nuances que la deuxième rencontre a fait apparaître.

Rencontre 4 : Et si quelque chose nous bloquait ?

Cette dernière étape est à préparer en fonction de ce qui se dégage de la troisième rencontre.

La question à travailler doit idéalement être choisie ensemble à l'issue de la rencontre 3.

